

Des saisons modeleuses de vie

Sophie Gall

Numéro 135, hiver 2013

Un pays par saison

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/68279ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Éditions Continuité

ISSN

0714-9476 (imprimé)

1923-2543 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Gall, S. (2013). Des saisons modeleuses de vie. *Continuité*, (135), 16–21.

Des saisons modelleuses de Vie

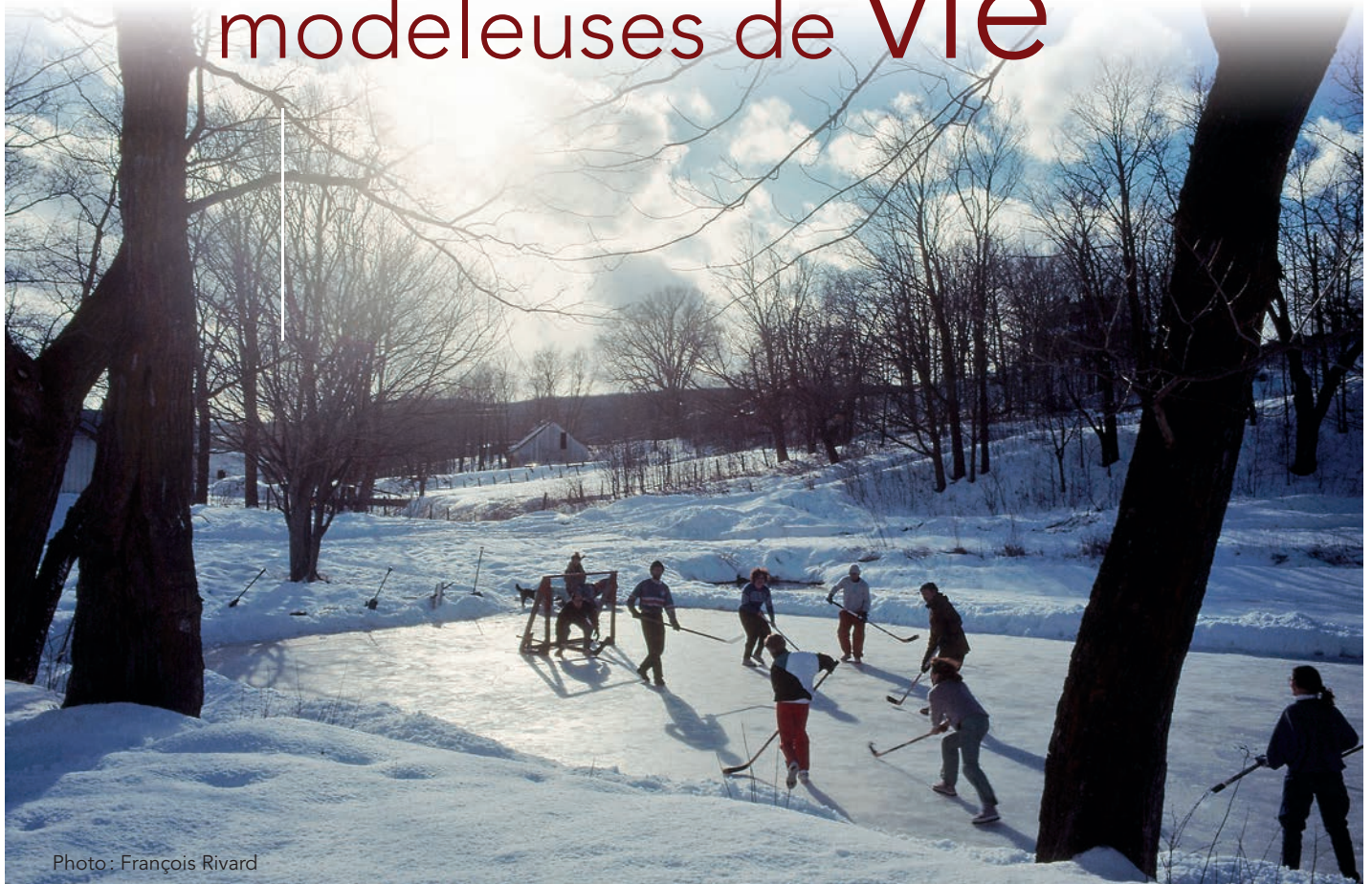


Photo : François Rivard

Les saisons imposent leur rythme. Elles sculptent nos mœurs, nos traditions, nos habitudes. Certaines de nos façons de vivre le temps qui passe ont perduré, d'autres se sont transformées.

Bref survol des quatre saisons de nos ancêtres.

par Sophie Gall

L'HIVER OU LE BONHEUR DE SE RÉUNIR

À l'évocation de l'hiver, l'historien Jean Provencher se souvient d'une phrase du géographe français Pierre Deffontaines à propos des Québécois : « C'est peut-être l'hiver et sa longueur qui ont permis à ce peuple de maintenir la langue française et le bagage de chants. » L'hiver a en effet longtemps été la saison des veillées, « des moments où l'on revivifie le vieux fond »,

rit Jean Provencher. Les nuits hâtives et le froid pinçant poussent les gens à se rassembler au chaud, à chanter et à se raconter. Mais que raconte-t-on? Pour Philippe Poullaouec-Gonidec, professeur spécialiste du paysage à l'Université de Montréal, « le récit était forcément ancré dans un espace ». On raconte le froid, le vent sifflant, la monochromie des espaces – l'image du pays immaculé est elle-même un élément patrimonial. On parle des déplacements en raquettes. On est fier de s'approprier un espace nouveau, gelé, que l'on transforme en patinoire. On relate le bruit des glaces qui craquent. Plus tard dans la saison, on évoque la glace qui



Photo : François Rivard

Qu'on ait été bambin dans les années 1930 ou 2000, la neige évoque un bonheur d'enfance.

◀ Photo : Laferté, Fonds Canadien National, 1933, 08-Y,P213,P244, Centre d'archives de l'Abitibi-Témiscamingue et du Nord-du-Québec, BANQ

s'amincit et se fait menaçante. « Dans l'extrême, l'expérience de la nature se raconte », mentionne-t-il.

Dire l'hiver est sans doute une façon de le dompter, de l'appivoiser, du moins en apparence. « Le pelletage les lendemains de tempête était aussi rassembleur, dit Jean Provencher. Tu t'appuyais sur ta pelle et tu jaisais. » La tempête réunit les gens, qui ont alors l'impression d'avoir bravé la nature.

À la campagne, le temps des premières gelées est aussi celui des boucheries. « Le porc était la principale source de gras, relate l'historien et ethnologue Paul-Louis Martin. On engraisait donc le cochon au maximum avant de le tuer début décembre. » On récupérait le gras, on faisait des saucisses et du boudin; le froid permettait aussi de mieux conserver la carcasse.

L'hiver influence également l'organisation familiale, qui repose sur la mère lorsque le père part bûcher pendant de longs mois. « Pour les femmes et leurs filles, l'hiver était le temps des tissages, de la confection du drap du pays et des étoffes », raconte Paul-Louis Martin. Quant aux hommes restés à

la maison, ils tiennent parfois une activité toute masculine : les combats de coqs. « Ça gageait là ! » rigole Jean Provencher.

Bien entendu, avec l'hiver vient le temps des Fêtes, même s'il s'agit d'une tradition calendaire plutôt que d'une tradition liée à la saison. D'abord, Noël est marqué par un retour dans la région natale; on fête souvent chez les grands-parents. Des chansons à répondre et des parties de cartes agrémentent ces soirées. Les violoneux ou accordéoneux de la famille s'en donnent à cœur joie. On danse. Le soir de Noël, « on se donnait des bisces sur la bouche quand les gens arrivaient », se souvient Laurier Turgeon, professeur au Département d'histoire de l'Université Laval. La décoration était rudimentaire, « mais il y avait un arbre de Noël et une distribution de petits cadeaux, ajoute-t-il. La soirée était toutefois beaucoup plus axée sur les relations humaines et le repas ».

Entre Noël et le jour de l'An a lieu la guignolée, une tournée de quête où les mieux nantis sont invités à donner aux plus pauvres.

Puis vient le jour de l'An, une fête où famille et voisins partagent quelques plats typiques, de l'après-midi jusqu'aux petites heures du matin : ragoût de boulettes, tourtière, cipaille. Malgré sa rudesse, l'hiver est aussi un bonheur festif et de bonne chère. « Mais l'hiver, rappelle Jean Provencher, c'est d'abord un bonheur instantané lié à l'enfance. C'est les patins, les luges, les traîneaux... » L'hiver, c'est un sourire quand tombe la neige.

LE PRINTEMPS OU LE RETOUR À LA VIE

Le printemps est indéniablement la saison du réveil. « Dans les années 1900, le premier signe du printemps, c'était quand la première personne qui voyait une corneille s'empressait d'appeler le journal local pour en faire état, raconte Jean Provencher. Le deuxième signe, c'était quand on commençait à parler des sucres. »

Le temps des sucres est le moment fort du printemps. « C'était astreignant, mais ce n'était pas vu comme une corvée, plutôt comme une sorte de fête », explique Paul-Louis Martin. « Les sucres s'accompagnaient



Même si l'époque où la majorité de la population vivait à la campagne est révolue, le printemps est encore pour plusieurs le temps de préparer les champs pour les semences.

Photo : François Rivard

d'un déménagement : on allait s'installer quelques semaines à la cabane, à la campagne, comme pour s'ancrer dans le territoire », évoque Laurier Turgeon. On se sucre le bec, on mange des fèves au lard, des crêpes, des oreilles de crisse. « À une époque, c'était une tradition très masculine, précise M. Martin. Les hommes prenaient un coup, se laissaient aller et se racontaient leur hiver... »

Puis vient le temps de préparer les potagers et les champs pour les cultures et de réparer le matériel agricole. De la tradition de l'épierrage, une corvée que l'on confiait aux jeunes, est né un paysage. « Les pierres qu'on enlevait des champs étaient déposées en tas, au milieu de vastes étendues », explique Philippe Poullaouec-Gonidec. À la longue, des arbres poussaient au milieu de ces tas de pierres, formant des bosquets.

« Dans certaines régions, on les appelle des îlettes, car ils ressemblent aux îles qui s'élèvent au milieu du fleuve. » Au printemps, ces bosquets sont l'endroit idéal pour la chasse au petit gibier.

Jean Provencher évoque une tradition bisannuelle présente au printemps, mais que l'on retrouve aussi à l'automne, dans les années 1900. « L'éperlan remontait jusqu'à Québec, dans la rivière Saint-Charles. Dans Saint-Roch et Saint-Sauveur, on les faisait frir. Il paraît que des odeurs fabuleuses embaumaient les rues. »

L'ÉTÉ OU LE TRAVAIL DES CHAMPS

Tout le monde ne vit pas l'été de la même façon. « Pour la majorité des enfants, c'est la fin de l'école, mais aussi le début d'une période de travail aux champs », indique Jean Provencher. Alors qu'un dur labeur attend les familles les plus pauvres, pour les gens plus aisés, c'est le temps de la villégiature. Le long de la côte, plusieurs familles modestes emménagent dans leur fournil ou leur cuisine d'été pour louer leur maison à des visiteurs fortunés. « La remise en service du train du Massif de Charlevoix est peut-être une sorte de recyclage de cette tradition bourgeoise », réfléchit-il à voix haute.

Aux champs, « il y a les semences, puis les récoltes », mentionne Paul-Louis Martin. Et entre les deux, l'entretien. « Dans les champs de patates, il fallait ramasser les doryphores quand on n'avait pas l'argent pour acheter des pesticides. On les mettait dans des bouteilles qu'on fermait et on les laissait sécher au soleil. »

Rapidement, c'est le temps des foins. On réquisitionne les bras nécessaires. La moisson demande de l'énergie et les journées commencent tôt. À la fin des moissons vient le moment de l'« engerbage ». On fabrique une gerbe plus grosse que les autres, sorte d'ouvrage collectif qui rend hommage à l'abondance des récoltes de grains. On danse autour de cette gerbe souvent ornée de fleurs et de rubans. Puis, il ne reste qu'à entreposer les gerbes dans la grange.

L'été, c'est aussi la succession des petits fruits. Il y a d'abord les petites fraises des champs, puis les chicoutais, les framboises, les bleuets, etc. « Les petits fruits, c'était plus une affaire de femmes. Elles y allaient avec les enfants », relate M. Martin. Et si on y goûtait allégrement les mains dans les plants, on faisait aussi des conserves.

Le potager fournit les légumes, mais certains arbres fruitiers donnent aussi. « Dans

En 1946, des pêcheurs vont taquiner l'éperlan sur le fleuve à Québec. Avant l'édification du barrage Samson, on pouvait aussi pêcher ce poisson dans la rivière Saint-Charles.

Photo : Fonds du ministère de la Culture et des Communications – Office du film du Québec, J. W. Michaud, E6,S7,SS1,P34310, Centre d'archives de Québec, BAnQ



la vallée du Saint-Laurent, il y avait un jardin fruitier derrière chaque maison», souligne M. Martin, en précisant qu'il ne s'agissait pas d'un verger, mais d'une plantation pour subvenir aux besoins de la famille. Pour Laurier Turgeon, la Saint-Jean-Baptiste est un événement majeur du début de l'été. «C'est la fête nationale, mais c'est aussi le solstice d'été.» À Québec, des célébrations se tiennent sur les plaines d'Abraham. On a aussi droit à un défilé de chars décorés.

L'été est également l'occasion de profiter d'un peu de farniente. Et le paysage aide à la détente. Pour les gens qui vivent au bord du fleuve, «la promenade se fait à marée basse», mentionne M. Poullaouec-Gonidec. Puis, le mois d'août s'annonce. L'épluchette de blé d'Inde réunit famille et amis. « Il y a une symbolique derrière cette tradition, explique Laurier Turgeon. On fête l'abondance de la récolte de l'été et la nouvelle récolte de maïs.» Selon l'expert, cette fête existait déjà chez les Amérindiens.



L'AUTOMNE OU LE REPLI À L'INTÉRIEUR

Dans la région de Québec, aux alentours de 1900, l'automne devient objet de manchette dans les journaux. En ville, on se réjouit: voilà le retour des soirées de jeux, particulièrement les parties de *euchre* (prononcez «youcœur»). Les citadins mènent alors la belle vie.

En milieu rural, l'automne, «il y avait moins de travaux obligatoires», note Paul-Louis Martin. Le moment s'impose pour ériger

Pour ces gens aisés, qui passent leurs vacances de 1919 à la pointe de Rivière-du-Loup, l'été rime avec villégiature.

Photo: 1919, P155,S1S1D385,P13, Centre d'archives de Montréal, BAnQ

patri-arch
patrimoine & architecture

AU SERVICE DU PATRIMOINE DEPUIS **15 ans**

1365, rue Frontenac
Québec (Québec) G1S 2S6
Tél. et téléc. : 418.648.9090
www.patri-arch.com

MARIE-JOSÉE DESCHÊNES
architecte
architecture & patrimoine

Téléphone: 418.882.3528
marie-josee.deschenes@globetrotter.net

Michel Gilbert
restauration de mobilier et d'objets d'art anciens

Prie-dieu magnifiquement sculpté d'angelots, début XX^e siècle

Provenance atelier Santa Cruz, Cuba • Collection privée
Nettoyé, solidifié, certains éléments rehaussés à la feuille d'or 22k
Nouveau recouvrement

Info : 418 253-5128 • 1 888 515-5128
doucine@globetrotter.net
www.michelgilbertebeniste.com



que de belles proies pour les hommes, qui s'adonnent généralement à cette activité le dimanche. Le froid, déjà bien installé, garantit une bonne conservation des oiseaux plumés.

Dans les paysages, la saison fait son œuvre. Les couleurs chaudes et vibrantes sont comme une dernière victoire des arbres sur le froid qui aura tôt fait de tout couvrir de blanc.

Au bord du fleuve, les grandes marées d'automne s'accompagnent souvent de tempêtes. Le paysage devient houleux. Dans les maisons plane une certaine crainte, car la mer démontée cause souvent des drames. On a peur pour les hommes partis en mer. À l'époque, les maisons sont judicieusement situées pour ne pas devenir les proies de l'eau. « Cette intelligence des lieux n'existe plus », regrette Philippe Poullaouec-Gonidec.

Dans les moments de tempête, les gens qui n'habitent pas sur la rive viennent voir les vagues. La tempête devient une figure du sublime, un patrimoine mouvant. L'image que l'on garde de ces flots qui se déchirent marque les esprits et ravive quelques souvenirs, quelques récits d'affreux naufrages, que l'on se raconte au coin du feu. Et nous voilà revenus aux veillées hivernales !

ET AUJOURD'HUI ?

Avec le temps et la modernité, les choses ont changé. Mais de ce patrimoine, rien n'est complètement perdu. « Les traditions s'adaptent aux besoins de l'époque », pense Laurier Turgeon. On fête toujours la



une grange. « Quand la charpente était montée, on mettait un sapin (ou un bouquet de branches de sapin) sur le faîte. C'était une sorte de couronnement pour marquer la continuité.

La pérennité des branches, toujours vertes, symbolisait la résistance du bâtiment au fil des saisons. »

Les femmes s'attellent à terminer les conserves, surtout celles des récoltes tardives. Les garçons ramassent les pommes de terre et autres légumes d'automne. On se prépare à hiverner. On fait les dernières grandes lessives.

La chasse aux grands oiseaux sauvages arrive. Canards, oies blanches, outardes :

Avec ses arbres aux couleurs fauves et ses nombreuses oies blanches, l'automne offre un spectacle exceptionnel.

Photos : François Rivard

Exposition

CENTRE D'ARCHIVES

Mauricie et Centre-du-Québec

Les Caron (1867-1967) Trois générations d'architectes



Parcours d'une dynastie d'architectes qui a marqué le paysage bâti de la Mauricie et du Centre-du-Québec.

Au Centre d'archives de la Mauricie et du Centre-du-Québec

Du lundi au vendredi de 8 h 30 à 12 h et de 13 h à 16 h 30

Entrée libre

225, rue des Forges, bureau 208, Trois-Rivières

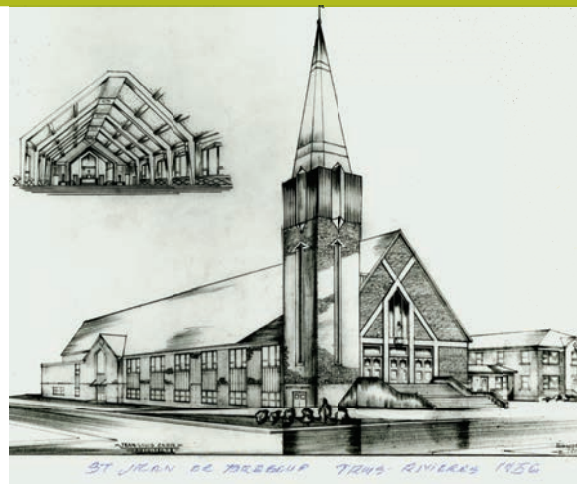
819 371-6015 ou 1 800 363-9028 banq.qc.ca  


La Capitale
Groupe financier

Grand partenaire de

Bibliothèque et Archives nationales
Québec 

L'église Saint-Jean-de-Brebeuf à Trois-Rivières, 1956. Dessin en perspective de Jean-Louis Caron, architecte, 1956.



Saint-Jean, et la musique qui rythme cette nuit s'enracine dans la tradition. La cueillette des pommes n'est plus un impératif de saison, mais une activité familiale liée à l'automne. Il reste aussi des pratiques plus authentiques, tel le temps des sucres. « Même s'il y a eu des progrès technologiques, la façon de faire demeure la même », remarque-t-il. Et dans de nombreuses cabanes à sucre, on a gardé les chaudières en étain pour montrer, transmettre la façon de faire des anciens. Il y a là un attachement au passé. « Le patrimoine permet de construire une cohésion sociale, explique le professeur. Et aujourd'hui, cette fonction fondamentale est conservée. » La journée à la cabane à sucre se déroule souvent en groupe : en famille, entre collègues, entre amis.

Il y a pourtant un écueil : la commercialisation. « Il faut que les traditions soient économiquement viables, sinon elles sont menacées. » Cette commercialisation ne doit toutefois pas vider la tradition de sa raison d'être sociale, au risque de perdre

l'essence de ce patrimoine qui tomberait dans la folklorisation, et deviendrait du même coup artificiel.

Selon Jean Provencher, les saisons sont « une mystérieuse géométrie » immuable, l'assise de toutes les traditions. Vis-à-vis d'elles, nos réactions ne changent pas tellement. « La plainte collective du mois de novembre en est un bon exemple », illustre l'historien avant de conclure, philosophe : « Ce qui reste, c'est par petites touches, par petits brins, ce n'est pas monumental. Mais ce qui demeure, c'est la sensibilité. Il ne reste rien et il reste tout; le patrimoine est dans l'émotion de vivre le lieu, la nature, l'environnement. »

—
Sophie Gall est journaliste.

La fête de Noël est certes plus flamboyante et commerciale que par le passé, mais en avons-nous pour autant perdu l'esprit ?

Photo : François Rivard



Appel de candidatures

Bourse France-Gagnon-Pratte 2013

Vous êtes étudiant de 2^e ou de 3^e cycle dans une université québécoise ?

Votre champ d'études est l'architecture, l'aménagement ou l'urbanisme et vous vous spécialisez en patrimoine ?

Votre projet de recherche entend contribuer au développement de la connaissance sur le patrimoine bâti, plus particulièrement à la caractérisation des milieux bâtis ?
Ou il porte sur le développement d'outils applicables à la gestion et à la préservation du patrimoine bâti au Québec ?

**Vous pourriez recevoir la bourse
France-Gagnon-Pratte 2013 !**

Appliquez dès maintenant !

Date limite de réception
des candidatures : 13 février 2013

Toute l'information est disponible au
www.actionpatrimoine.ca/fondation

FONDATION QUÉBÉCOISE
du patrimoine

Bourses